

Blog-Notes

Une grande Dame

Par Thierry Hick

En juillet 2015 elle enflammait l'Amphithéâtre de Wiltz. Samedi soir, c'était au tour de la Rockhal de tomber sous son charme. Elle monte sur scène peu avant 21 heures pour ne la quitter qu'après 23 heures. Entourée de ses cinq musiciens, celle qui collectionne les récompenses et enchaîne les albums, s'amuse avec son public, le conduit là où on ne l'attend vraiment pas. Elle, avec le regard d'un grand enfant, se joue avec malice, s'amuse de ses surprises. Sur les planches de la Rockhal, elle ne s'autorise aucune baisse de tension, aucun répit. Elle chante bien sûr, mais aussi elle crie, slame, chuchote. Envoyées rock et riffs de guitare tranchants mais aussi rythmes chaloupés ou moments de grande intimité autour d'un swing manouche inspiré, elle voit large dans son spectre musical. Et a de l'énergie à revendre. A l'image du virevoltant «Qué vendrá», qui annonce déjà sa prochaine galette «Effet miroir». Elle, qui aime Paris de toutes les cultures et pour qui «philanthropie» n'est pas un mot étranger, fait preuve d'une grande humilité. C'est à cette grande Dame que la Rockhal ouvrirait samedi tout grand ses portes. Elle, c'est Isabelle Geffroy, mieux connue sous son nom de scène: Zaz.

Kulturell Woch



Par Thierry Hick

L'amour heureux en question

Marivaux est attendu cette semaine au Grand Théâtre, qui programme cette semaine «Le triomphe de l'amour» et nous prévient: «Chez Marivaux, il n'y a pas d'amour heureux: l'amour-propre, l'orgueil humain, l'inconscient, conduisent le cœur et se jouent de la raison». La mise en scène est de Denis Podalydès, sociétaire de la Comédie Française, les costumes sont signés Christian Lacroix (du mercredi 20 au vendredi 22 mars, infos: theatres.lu).

Le pianiste Brad Mehldau n'est pas un inconnu au Luxembourg. Cette fois-ci, il ne vient pas accompagné d'un jazzman de renom mais au côté de l'Orchestre philharmonique du Luxembourg pour un concert prometteur: «From Paris to New York». Outre les «Préludes» de Debussy, l'orchestre, dirigé pour l'occasion par le chef américain Clark Rundell, proposera le Concerto pour piano et orchestre de Brad Mehldau, qui interprétera la partie soliste. (vendredi 22 mars, infos: www.philharmonie.lu).

Le même soir, Seed to Tree s'installera au Club de la Rockhal. Une soirée qui verra le lancement du nouvel album «Proportions» du groupe indie-folk-pop luxembourgeois, trois années après la sortie de «Wandering» (vendredi 22 mars, infos: rockhal.lu).

Le hasard fait parfois bien les choses

The Cinematographic Orchestra célèbre la sortie mondiale de son nouvel album à la Philharmonie

Par Jacques Feis

Le hasard, comme on dit, fait parfois bien les choses. C'était le cas vendredi. A l'heure où le cœur de la capitale battait plus que jamais au rythme du LuxFilmFest, la Philharmonie accueillait... The Cinematographic Orchestra. Et comme le hasard ne fait jamais les choses à moitié, la date de ce concert coïncidait précisément avec celle de la sortie mondiale de «To Believe», leur nouvel album. «C'est un beau moment pour nous que de pouvoir partager notre musique avec vous ce soir», lâche sobrement Jason Swinscoe, le fondateur du groupe, qui fête par ailleurs ses vingt ans d'existence en 2019.

Un «beautiful moment» pour les musiciens, pas forcément partagé par tous les spectateurs. Le gâteau d'anniversaire n'est pas forcément au goût de tout le monde dans la salle archi-comble: «Check the sound!», s'exclame une voix de femme dans le silence recueilli précédant l'entame d'un nouveau morceau. «Pardon?», lui répond Swinscoe. «Le son est horrible!», reprend la voix solitaire.

Explication: comme tout groupe anglais qui se respecte, TCO joue fort, très fort, et ce qui passerait comme une fleur à la Rockhal (comme en 2017) peut passer pour du boucan dans la vénérable enceinte du boulevard Kennedy. Le leader du groupe en reste baba: «Ai-je bien entendu? The Sound is Awful? Expliquez-vous...». La spectatrice n'a guère l'occasion d'entrer dans les détails: un peu partout, des voix s'élèvent pour approuver, contredire, ramener leur grain de sel.

Dans l'ambiance généralement feutrée de la Philharmonie, un tel brouhaha fait presque l'effet d'un début d'émeute. La fête annoncée en est un peu gâchée. Vexé,

le groupe se lance dans un jazz rageur: le saxophoniste part en looppings dans les stridences, le batteur cogne de plus belle et multiplie tellement les contretemps qu'il semble parfois prendre ses propres partenaires à contre-pied. Les fans de jazz pur et dur sont aux anges, les autres font la moue.

Les pionniers du néo-jazz

La fratrie des fans de TCO n'est pas homogène, et loin d'être unie. Elle fait penser à ces familles recomposées où l'on se côtoie par la force des choses plutôt que par envie. Il y a ceux qui vénèrent les majestueuses envolées des musiques de films composées par le groupe, d'autres qui préfèrent ses chan-

sons plutôt mélancoliques, d'autres encore qui se passionnent pour ses incursions en territoire hip-hop/electro. Sans oublier ceux qui considèrent The Cinematographic Orchestra comme l'un des pionniers du néo-jazz...

Difficile de satisfaire tant de goûts pas forcément compatibles. TCO tente le grand écart avec le nouvel album, le premier depuis douze ans. Une sorte de synthèse collective, ébauchée, développée, retravaillée dans le moindre détail. Difficile de reproduire sur scène un tel travail effectué dans l'intimité des studios. Difficile aussi d'emmener en tournée tous les musiciens et chanteurs ayant collaboré au projet. Alors, Swins-

coe et sa bande optent pour la virtuosité instrumentale. Les prouesses lyriques en font les frais, à l'exception de la monumentale Heidi Vogel, dont les apparitions au micro sont malheureusement trop rares.

Au bout du compte, l'ovation saluant la fin du concert (une heure et demie, rappels compris) confirme que la stratégie a été payante. Quant aux regrets de ceux n'ayant pas eu droit aux classiques qu'ils espéraient («To Build A Home», «Arrival of the Birds», «Time&Space», «A Caged Bird»), ils confirment qu'on attend toujours trop des grands artistes. Et que le meilleur cinéma est celui qu'on se joue dans la tête.



Le groupe tente avec son nouvel album le grand écart.

Photo: Laurent Blum

Le Printemps des poètes se refait une beauté

Ouverture de la douzième édition du festival à Belval

Par Sonia da Silva

Pour la douzième édition du Printemps des poètes Luxembourg, placée sous le thème de la beauté, les organisateurs ont innové en organisant le lancement du festival à la Maison du savoir à Belval.

En ancrant le lancement du Printemps poétique à Belval et en ouvrant le concours Jeune printemps à de nouvelles catégories – étudiants (depuis 2018) et adultes non publiés (nouveau) –, les organisateurs ont montré combien la parole poétique est féconde et combien, dans un monde du tout digital, l'aspiration à la création poétique est manifeste.

Vendredi, cinq lauréats des catégories «étudiants» (1^{er} prix: Mélanie Ribeiro) ainsi que le gagnant de la catégorie «poésie-passion» (Marc Bonert), ont eu l'honneur de partager le devant de la scène avec cinq poètes confirmés, tandis que samedi, deux jeunes lycéennes primées dans la catégorie

«15-19 ans» (1^{er} prix: Silvia Almeida Rebelo) ont ému le public par leur sensibilité inspirée.

Présence du poète-diseur

Autre nouveauté de cette douzième édition remarquablement encadrée au demeurant sur le plan musical (vendredi par Andreï Kostyrka, doctorant pia-

Mélanie Ribeiro, 1^{er} prix dans la catégorie «étudiants». Photo: Guy Jallay

niste, et samedi par le guitariste baroque David Murgadas): la projection simultanée sur écran des traductions des poèmes lus dans des langues autres que l'allemand et le français. Si ce procédé conforte la présence du poète-diseur en évitant que sa voix ne soit diluée par l'intervention d'un lecteur de traductions, l'exercice reste exigeant pour qui doit poser des passerelles linguistiques en temps réel (les livrets à disposition du public fournissent un objet-souvenir plus qu'une attèle à la compréhension).

Deux intervenants ont marqué les esprits par des prestations singulières. D'abord le Catalan Eduard Escoffet vendredi – seul homme-poète parmi neuf femmes invitées – par une performance puissamment sonore, mêlant sa voix, sur fond de bruitages pulsés, à celle de Paul Celan dans «Sprich auch du» puis, samedi, lors de la Grande nuit de la poésie, la poétesse belge Laurence Vielle insuf-

flant un grain de folie en virevoltant sur «La terre tourne», en déclinant l'«Amour» en anagrammes et, enfin, en transformant la salle en chœur sur «Et vive la bôté / dé dé démesurée».

Myriam Krüger et Carla Lucarelli ont défendu les couleurs de la poésie «made in Luxembourg». La première, d'origine péruvienne, a livré une intervention scénique décalée (jupe plissée en papier journal aux couleurs du Contacto, poèmes déroulés en trois mètres de parchemin et déclamation de «pilules poétiques» hispaniques), la seconde a présenté trois inédits en français dont un poignant «Empty Tree».

C'est à la Portugaise Ana Marques Gastão qu'il est revenu de clôturer en beauté la Grande soirée, par sa profondeur et sa puissance lyrique. On pourra écouter l'essayiste ce mardi à 11h30 à Belval, où elle évoquera la poétesse et plasticienne portugaise Ana Hatherly (1929-2015).